

COMPTE-RENDU DE LA JOURNÉE DU SAMEDI 9 juin 2018

A/ Quatre conférences dans la matinée :

1°/ **J.L. REYNET : fabrication de la socialisation de l'homme dès l'aube de l'humanité.**

L'homme est fondamentalement un être de culture, qui use de règles et d'interdits pour façonner son vivre-ensemble. En soumettant sa nature faite d'instincts et de forces à sa volonté et à sa rationalité, il régule ses comportements et en ce sens, la culture s'avère être une puissante matrice d'ordonnement et de socialisation, présente en tout temps et en tout lieu. C'est pourquoi, il ne serait pas pertinent de parler de sauvages ou de barbares car même dans les hordes les plus primitives, la culture est à l'œuvre pour sculpter l'humanité en l'homme. Pour ce faire, elle lui confère techniques, système de valeurs et schémas métaphysiques, connaissances par l'intermédiaire du langage, afin qu'un *modus vivendi* – et nous insistons – soit possible.

2°/ **A. MARKIEWICK : institutionnalisation de la culture et spécificité de l'état français.**

Le pouvoir politique a bien vite compris l'usage stratégique, qu'il pouvait faire de la culture et du dynamisme de ses images. Associée aux idéaux la République, il décida de les donner à voir en une théâtralité bien réglée dans les signes de leur investiture, tel le conservatoire qui a son origine fut pensé dans le but de célébrer liberté, égalité, fraternité.

Ainsi, le pouvoir apprend à l'homme par la dimension des affects et de l'imaginaire à devenir citoyen en tentant de créer une identité semblable pour tous. Reconnaissons, que la culture détient une très haute assignation : elle n'est pas uniquement un décorum de l'état mais l'instrument d'une symbolique destinée à harmoniser le bien vivre ensemble.

Or, qu'en est-il de son efficace ? La culture officielle tient-elle toujours ses promesses et est-elle aussi unificatrice qu'elle le souhaite ?

De fait, dans sa réceptivité, la culture dite savante n'apparaît-elle pas pour les plus favorisés comme un marqueur social, alors que dans le même mouvement, elle est vécue comme une culture morte par les plus démunis, qui préfèrent des formes culturelles plus subversives et parfois même violentes, disloquant et déchirant le tissu social ?

Dès lors, la culture officielle ne serait-elle qu'un vœu pieux du politique ou bien n'en constitue-t-elle pas un enjeu majeur ?

3°/ **D. MANUEL : la culture muselée.**

Non seulement, la culture dite savante est bousculée par la culture alternative mais elle subit le ressac d'une lame de fond : la culture de masse, qui n'a d'autres fins que l'argent. Le citoyen devient ainsi orphelin des grandes promesses politiques et se réfugie dans l'individualisme et le consumérisme.

Mais l'état n'abdique pas et continue à user de la culture comme d'un outil de prévention contre les ruptures sociales. Séducteur, il fait des théâtres régionaux, des maisons de la culture les lieux d'une démocratie descendante, où les plus grandes œuvres de l'humanité sont données sous une forme ludique et accessible à tous.

Néanmoins soyons attentif au fait, que dans le même mouvement, il agit aussi pour son propre compte et travaille au prestige des grandes villes et régions.

Cependant, force est de constater, que lorsque les expressions culturelles sont subventionnées par l'état, elles offrent bien souvent une banalisation des idées et une volonté de plaire, qui aboutit à des visions conformistes.

Dès lors, que dire d'un art qui n'est pas en accord avec les fins du politique, art qui ouvre à la lucidité et qui ne fait pas la moindre concession ? C'est un fait : l'état musèle ce type de culture qu'il considère comme illégitime et clandestine en l'asphyxiant progressivement par l'absence de crédits.

4°/ **D. FRANKFORT : pour une histoire authentique.**

C'est un truisme : les hommes sont ce qu'ils ont été et l'identité citoyenne est d'abord celle d'un héritage.

Or, c'est cet héritage qui pose problème car le passé reconstruit par l'histoire officielle visant à créer de la citoyenneté, donne une vision illusoire de ceux qui nous ont précédés, glorifiant à l'envie grands hommes d'état ou héros de guerre. Mais en fait, cette posture est une imposture. Certes, l'histoire est une construction artificielle et culturelle, mais elle se doit cependant d'être nourrie d'authenticité et d'humilité en prenant en compte les récits concrets de tout un chacun, témoignages faits de simplicité, de sensibilité exempts de toute intention politique et pernicieuse. Seul, un tel terreau est à même de conférer à la citoyenneté toute sa vérité.

B/ Quatre conférences l'après midi.

1°/ **C. VAUTRIN : la culture comme prisme de l'environnement.**

Tout en l'homme est façonné par des schémas culturels, relatifs à chaque société et à chaque moment historique et le concept de nature n'échappe pas à ces mises en perspective symbolique, qui ne sont exemptes ni d'enjeux idéologiques, ni de conséquences humaines.

Dans cette perspective, la modernité datant du XVII^e Siècle, dont nous sommes les héritiers a considéré la nature comme une immense machine, obéissant aux lois de la causalité, dont le corollaire fut l'efficacité technicienne. Maîtrisable, elle devint un objet de convoitise et fut soumise à la volonté de puissance de l'homme ainsi qu'à son désir de consommation et de confort. Trois siècles plus tard, le constat est redoutable et selon la formule cinglante de Michel Serres, « la nature a été mise en esclavage ».

A l'inverse, d'autres représentations culturelles peuvent être proposées et notamment celle des Mapuches, peuple de résistance au Chili, qui lutte pour préserver la nature dans le but de préserver l'humain.

2°/ **J.F.CLÉMENT : Y a-t-il une surdétermination culturelle de la religion au sein de la société ?**

La religion fonctionne pour le citoyen comme un imaginaire central, qui est un creuset de sens inépuisable. Il assure la réponse à des questions fondamentales et agit comme marqueur identitaire.

Lourde de son substrat sémantique, la religion est souvent perçue à tort comme la matrice organisatrice de la société et comme le point d'ancrage de la culture. Mais en fait, la religion ne constitue pas une unité centrale, surplombante et coercitive, qui déterminerait toutes nos représentations mentales car à l'inverse, elle subit elle aussi bien des influences : politiques, juridiques, économiques et culturelles.

En réalité, culture et religion s'influencent réciproquement et par conséquent ne sont pas à considérer comme des entités à part entières, des principes unitaires mais comme un imbroglio vivant et changeant.

3°/ **C. MAILFERT : culture et sexisme.**

Le genre est essentiellement une construction artificielle et imaginaire, que toute une tradition culturelle nous a légué. Dans cette perspective, la suprématie du masculin a doté la femme d'un capital symbolique dérisoire ou pire encore l'a affublée des pires perversions, pécheresse et mère de tous les maux.

Souvent dans l'histoire, la femme fut ainsi assignée à un destin limitatif, alors que l'homme s'arrogeait les prérogatives de la culture savante, du pouvoir politique et économique.

Cette situation a évolué certes, mais bien des injustices sont encore présentes et notamment dans le domaine artistique, où le talent et le génie sont toujours l'apanage du masculin. Est-il dès lors pertinent d'inverser la domination ou bien n'est-il pas plus opportun de restructurer fondamentalement les rapports hommes et femmes et de proposer de nouvelles modalités du vivre-ensemble ? Si nous ne voulons pas que les problèmes relatifs au genre, à l'orientation sexuelle, au handicap s'expriment pas en termes agonistiques, quelle place attribuée à chacun et quels moyens sont donnés par la société pour que cette assignation soit assurée ?

4°/ D. MANUEL : pour une éducation du regard, que l'on porte à l'étranger.

Bien souvent, le citoyen se sent déstabilisé dans son identité, construction imaginaire, qu'il considère comme stable et unitaire, c'est-à-dire « française », par la venue des migrants. Or, ces peurs primitives ne peuvent –elles être enraillées par un contact simple et authentique avec les nouveaux venus ?

Comment ne pas être attentif à leur récit de vie, leurs difficultés d'exil et leur ambivalence identitaire ? Ne souffrent-ils pas eux aussi de peurs archaïques, considérant l'autre à la fois comme un sosie et une menace ? La citoyenneté qui suppose une relative unité des individus ne gagnerait-elle pas à avoir l'audace et la curiosité de rencontrer l'autre en sa différence pour que précisément cette différence ne soit plus l'élément discriminant du bien vivre- ensemble ?